



ir  
ère...



**La « grippe espagnole » toucha d'emblée et de plein fouet les hommes jeunes, puis elle essaima dans le monde, lorsque la soldatesque démobilisée regagna ses foyers.**

© D.R.

plique le D<sup>r</sup> Nathan Clumeck, professeur en maladies infectieuses à l'ULB et au CHU Saint-Pierre. « Mais surtout, à l'époque, la polio frappait gravement beaucoup de jeunes enfants, qui se retrouvaient dans des "poumons d'acier", si bien qu'il y avait, dans le public, une grande demande pour arrêter l'hécatombe. La situation avec le covid est tout à fait différente, car le virus a une mortalité de 1 à 2 % dans la population générale – même si chez les plus de 70 ans, on monte entre 30 et 65 %, en fonction de l'âge et des comorbidités. »

Plus aucun cas de poliomyélite n'a été recensé en Belgique depuis 1979, et l'OMS a déclaré la maladie éradiquée en Europe, en Océanie, en Amérique du Nord et du Sud.

#### Une fausse alerte épidémique

Autre exemple édifiant tiré du passé : la variole, une des maladies les plus dangereuses du monde, qui sévit depuis l'Antiquité et a donné naissance à de grandes épidémies, comme la « peste antonine » par exemple, avec des taux de mortalité allant de 25 à 45 %.

En avril 1947, un homme d'affaires américain arriva en bus à New York depuis Mexico. Souffrant, il fut testé positif à la variole. Le commissaire à la santé de la ville tint alors une conférence de presse, exhortant tous les citoyens à se faire vacciner immédiatement, même s'ils l'avaient été lorsqu'ils étaient enfants.

La mesure n'était pas sans risques. Outre le spectre d'un mouvement de panique parmi la population, le vaccin antivariolique disponible à l'époque, composé du virus vivant de la vaccine, provoquait des effets secondaires rares mais dangereux, comme des encéphalites ou des complications cardiaques.

Pourtant, en moins d'un mois, 6,35 millions de New-Yorkais se précipitèrent pour recevoir le sérum ! Le décompte final de cette fausse alerte épidémique fut de 12 infections et 2 décès.

« Avec le covid, le problème, c'est l'ambiguïté de départ », explique Patrick Berche, confirmant le diagnostic de son confrère belge. « Voilà une maladie dont on guérit à 90/95 % sans problème, sauf certaines catégories de population, et les enfants sont presque totalement épargnés. Donc, certains pensent qu'ils vont y échapper. Il y a ce sentiment que ce n'est pas une maladie grave, alors qu'en réalité, cette maladie est beaucoup plus grave qu'on ne croit. Elle tue globalement à 0,6/0,8 % en Europe, mais dans certains pays, au Brésil ou au Pérou par exemple, elle peut tuer jusqu'à 2 %. Et les taux de mortalité des sujets fragiles peuvent monter à plus de 10 % ».

#### Un prudent optimisme

En conclusion, Patrick Berche se dit assez serein pour les pays vaccinés en termes de conséquences immédiates. Mais à terme ? « Le virus peut perdre sa

virulence et devenir un virus endémique sans danger. Peut-il muter et devenir plus virulent ? C'est peu probable. Mais il est très difficile de prévoir l'avenir. »

Si l'évolution de la vaccination et de l'immunité naturelle progresse bien, du moins dans les pays « riches », c'est bel et bien l'évolution du virus qui pose question et brouille les cartes.

« C'est ça qui peut non pas empêcher, mais retarder le moment où on passera du stade de pandémie à un stade endémo-épidémique, c'est-à-dire rentrer dans les infections saisonnières que nous connaissons, contre lesquelles on revaccine chaque année – comme la grippe H1N1 de 2009 par exemple, qui, à l'époque, a été qualifiée de pandémie par l'OMS. L'évolution la plus probable du coronavirus, c'est ça », affirme pour sa part Anne-Claude Crémieux. « Le problème, c'est que là, ce n'est pas une grippe, c'est un coronavirus que per-

sonne n'avait rencontré, et évidemment, ça prend beaucoup plus de temps... Ainsi, on a pris un retour de bâton en juillet à cause du variant delta, qui était totalement imprévu. Jusqu'à alors, on avait toutes les raisons d'être optimiste, car on attendait une couverture vaccinale importante, avec des vaccins qui protégeaient bien contre l'infection. Le variant delta a changé la donne. »

Mais pour terminer sur une note optimiste, le D<sup>r</sup> Crémieux explique que ce que l'on apprend en prévention, c'est qu'il y a une adaptation et une évolution des comportements face au risque – confier la polio. Et de glisser qu'en France, il y a douze mois, seul un habitant sur deux disait vouloir se faire vacciner, alors qu'ils sont 68 % aujourd'hui. « L'intention vaccinale a nettement augmenté avec le danger », conclut-elle, même si le *pass* sanitaire a sans conteste « forcé la main » à quelques-uns.

#### Ces épidémies « sous contrôle »



Il existe deux types de pandémie : les pandémies aiguës, comme celle que nous vivons actuellement avec le covid, et les pandémies chroniques, comme la syphilis ou le sida, par exemple. La syphilis (transmise par la bactérie *Treponema pallidum*) sévit en Europe depuis la Renaissance. « Elle était très épidémique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mais depuis la découverte du Salvarsan puis de la pénicilline, on la maîtrise complètement. Mais elle existe toujours et dans tous les pays du monde », explique le D<sup>r</sup> Patrick Berche.

Concernant le sida (virus VIH), la principale agence fédérale de santé publique américaine publia son premier rapport sur ce qui était alors « un nouveau et mystérieux virus » le 5 juin 1981. En quarante ans, le nombre annuel de nouvelles

infections au virus de l'immunodéficience humaine a chuté de 73 %. © FRANÇOIS GUILLOT/AFP.

infections au virus de l'immunodéficience humaine a chuté de 73 %. « On ne possède pas de vaccin contre le sida, mais un traitement antiviral permet de contrôler la maladie. Dans les pays – nombreux désormais, heureusement – où on peut l'utiliser, on a cassé la courbe de mortalité, transformant une maladie toujours mortelle en une maladie qui va donner une maladie chronique, comme la tuberculose », ajoute notre interlocuteur. Parmi les autres pandémies « historiques », il y a aussi la tuberculose, la lèpre et la peste, toutes trois traitées par des antibiotiques. La tuberculose (bactérie

*Mycobacterium tuberculosis*) continue indéfiniment depuis le Moyen-Age et demeure l'une des dix premières causes de mortalité dans le monde. L'OMS estime qu'à l'échelle mondiale, 10 millions de personnes l'ont contractée en 2019 ; cette année-là, 1,4 million de malades en sont morts, dont 208.000 présentaient également une infection au VIH. Depuis l'introduction de la polychimiothérapie, la lèpre (bactérie *Mycobacterium leprae*) a été éliminée dans 108 des 122 pays où elle était considérée par l'OMS comme un problème de santé publique, et le nombre de cas est passé de 5,4 millions au milieu des années 80 à quelques centaines de milliers aujourd'hui (202.256 nouveaux cas recensés en 2019). Quant à la peste (bactérie *Yersinia pestis*), près de 50.000 cas humains ont été déclarés entre 1990 et 2020 par 26 pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. Parmi ces derniers, on trouve les Etats-Unis... « Il y a là-bas un portage chez les rongeurs sauvages, et les gens qui sont en contact avec eux, les chasseurs par exemple, font des pestes, qu'on peut traiter par des antibiotiques », précise le D<sup>r</sup> Berche. W.B.

Outre la faible médiatisation du drame, cette résilience face à une pandémie – qui a tout de même tué près d'un million de personnes dans le monde entre 1968 et 1970, dont 31.000 en France – s'explique aussi par l'évolution des attentes de la population vis-à-vis de la médecine. « En cinquante ans, ces attentes ont totalement changé », opine Anne-Claude Crémieux. « A l'époque, vous aviez 60 ans, vous étiez considéré comme une personne âgée et on discutait de savoir si vous passiez en réanimation pour un infarctus... Aujourd'hui, les gens de 80 ans ne s'attendent pas forcément à mourir ! Les progrès médicaux ont entraîné une attente de la population vis-à-vis de la prévention et du soin – ce qui se reflète d'ailleurs dans la longévité. »

#### « L'exigence augmente »

Notre interlocutrice explique par ailleurs que l'expérience d'une crise antérieure pèse fortement sur les crises nouvelles, quelles que soient leurs natures. « D'avoir vécu une crise sanitaire augmente les attentes du public vis-à-vis des moyens de prévention et de gestion », étaye-t-elle. « L'exemple type, c'est la canicule. En France, jusqu'en 2003, personne ne reprochait au gouvernement qu'il y ait des décès liés à des déshydratations chez des gens âgés quand il faisait trop chaud. En 2003, le fait qu'on ait pu compter les morts au moment de l'épisode a fait qu'on s'est rendu compte de la réalité de l'impact sanitaire, et a fait que ce qui était considéré comme une mort naturelle vingt ans auparavant est devenu une mort sur laquelle les autorités devraient rendre des comptes. C'est exactement ce qui se passe dans la crise d'aujourd'hui. En 1957 et même en 1968, personne n'aurait reproché au gouvernement qu'il y ait des décès liés à la grippe. Aujourd'hui, non

seulement on demande des comptes, mais l'exigence augmente : plus les crises arrivent et plus l'inquiétude de la population va se déclencher à partir d'un seuil très bas. »

#### Tuer dans l'œuf

Si dans les *sixties*, voir des personnes « du troisième âge » emportées par « une vilaine grippe » ne criait pas vengeance au ciel, une maladie comme la poliomyélite provoqua plus d'émoi, car elle frappait indistinctement et spectaculairement vieux et jeunes.

*Le virus peut perdre sa virulence et devenir un virus endémique sans danger.*

*Peut-il muter et devenir plus virulent ? C'est peu probable. Mais il est très difficile de prévoir l'avenir* D<sup>r</sup> Patrick Berche

Professeur de microbiologie

”

Très contagieuse, elle était provoquée par le poliovirus, qui envahissait le système nerveux et pouvait, en quelques heures, entraîner des paralysies irréversibles. Sans mesure palliative, entre 5 et 10 % des patients mouraient carrément asphyxiés par paralysie des muscles assurant la ventilation. Dans ce contexte, la vaccination obligatoire de tous les enfants, décidée en Belgique en 1967, suscita assez peu de protestations.

« Une partie de la population n'avait pas encore été gagnée par le discours "anti-science" qui fleurit aujourd'hui sur internet et les réseaux sociaux », ex-